

TNS

Saison 17-18

Dossier de presse



© Sonia Barcet

Je crois en un seul dieu

Texte

Stefano Massini

Mise en scène

Arnaud Meunier

Avec

Rachida Brakni

Dates

Du jeudi 24 mai au
dimanche 3 juin 2018

Horaires

Du lundi au samedi à 20h
Le dimanche à 16h

Relâche

Lundi 28 mai

Salle

Koltès

Contact

TNS | Suzy Boulmedais

03 88 24 88 69 | 07 89 62 59 98 | presse@tns.fr

[#JeCrois](#) | Photos en HD bit.ly/JeCroisTNS

TNS Théâtre National de Strasbourg

1 avenue de la Marseillaise 67000 Strasbourg | 03 88 24 88 00 | Tarifs de 6 € à 28 € | Accueil-Billetterie 03 88 24 88 24 | www.tns.fr

[@TNS_TheatrStras](#) | [TNS.Theatre.National.Strasbourg](#) | [TNStrasbourg](#) | [TNS](#)

Le metteur en scène Arnaud Meunier – directeur depuis 2011 de la Comédie de Saint-Étienne – met en scène pour la troisième fois un texte de l’auteur italien Stefano Massini. *Je crois en un seul dieu*, pièce écrite pour une actrice, raconte les trajectoires de trois femmes au cœur du conflit israélo-palestinien : une jeune étudiante islamique palestinienne, une Israélienne, professeure d’histoire juive, et une militaire américaine. Rachida Brakni donne corps à ces femmes, nous plongeant dans leur quotidien ainsi que dans le secret de leurs pensées intimes et politiques.

Générique

Texte

Stefano Massini

Traduction

Olivier Favier

Federica Martucci

Mise en scène

Arnaud Meunier

Avec

Rachida Brakni

Collaboration artistique

Elsa Imbert

**Assistante à la mise en scène
et à la dramaturgie**

Parelle Gervasoni

Lumière et scénographie

Nicolas Marie

Regard chorégraphique

Loïc Touzé

Création musicale

Patrick De Oliveira

Costumes

Anne Autran

Régie générale

Philippe Lambert

Dates

Du jeudi 24 mai au dimanche 3 juin 2018

Horaires

Du lundi au samedi à 20h

Le dimanche à 16h

Relâche

Lundi 28 mai 2018

Salle

Koltès

Construction du décor et des costumes par les ateliers de La Comédie de Saint-Étienne.

La pièce est publiée à L'Arche sous le titre *O-dieux*.

Stefano Massini est représenté par L'Arche - agence théâtrale.

Spectacle créé le mardi 10 janvier 2017 à La Comédie de Saint-Étienne - Centre dramatique national.

Remerciements à Oren Gostiaux et Caroline Michel.

Production La Comédie de Saint-Étienne - Centre dramatique national

Traduit avec le soutien de la Maison Antoine Vitez - Centre international de la traduction théâtrale

Note d'intention

Stefano Massini a l'art de raconter des histoires. Des histoires très contemporaines : de l'assassinat de la journaliste russe Anna Politkovskaïa à la saga des Lehman Brothers, on est toujours frappé par son sens du détail, par son approche hyper documentée, son goût pour les ironies du sort et les hasards de la vie. Bref, Stefano Massini sait nous tenir en haleine avec du réel, abandonnant tout didactisme ou théâtre à thèse, il est un dramaturge de la complexité et de la contradiction humaine.

Pour reprendre une expression de Roland Barthes : son théâtre nous présente « un monde sans procès ». *Je crois en un seul dieu* nous plonge dans une actualité brûlante : celle d'Israël aujourd'hui. La pièce nous raconte l'itinéraire de trois femmes dont les récits s'entrecroisent, s'entrechoquent pour mieux nous saisir, nous placer en état d'alerte.

Eden Golan est une professeure d'histoire juive. Elle a 50 ans et fait partie des milieux de la gauche israélienne. Shirin Akhras est une étudiante à l'Université de Gaza, palestinienne. Elle a 20 ans et cherche à devenir une martyre d'Al-Qassam. Mina Wilkinson est une militaire américaine. Elle a 40 ans. Elle fait partie des troupes américaines qui prêtent main forte à l'armée israélienne dans les opérations anti-terroristes. À la manière du Rashomon de Kurosawa, Massini nous offre trois versions, trois visions et trois récits d'une même réalité mêlée, celle d'un attentat qui sera commis à Tel Aviv un an après le début du récit. Le coup de génie - et le défi pour la mise en scène - est qu'il imagine que ces trois femmes seront interprétées par une seule et même comédienne. C'est Rachida Brakni qui m'a paru l'interprète idéale de ces trois femmes.

Poursuivant mon exploration de ce théâtre-récit si fascinant qu'est celui de Stefano Massini, j'ai souhaité travailler avec cette comédienne qui partageait mes convictions politiques au service de la paix et mon goût pour cet auteur qui décrit plus qu'il ne juge.

Nicolas Marie, qui avait déjà collaboré avec moi pour *Femme non-rééducable*, réalisera la scénographie et les lumières, rejoint par Patrick De Oliveira pour le son. Ensemble, nous construirons un écrin pour la parole et pour l'imaginaire du spectateur afin qu'il soit activement complice de notre recherche de sens et d'étonnements.

Arnaud Meunier

Note d'espace

Aborder un texte de Stefano Massini, c'est toujours un peu remonter le chemin de son écriture et tenter de trouver toutes les voix, tous les corps et tous les espaces qui s'y confondent, qui y résonnent, formant un entrelacement continu entre réalité et fiction.

La complexité de ce texte réside dans les voix multiples (celles de trois femmes) portées par une seule comédienne, incarnant ces trois parcours et entités contradictoires et complémentaires fusionnant toutes vers un destin commun. J'ai pris le parti de travailler à un espace qui agit à son tour comme une enveloppe englobant l'actrice et ces trois identités - ces trois identités qui témoignent de la complexité de la situation israélo-palestinienne. Il fallait aussi une grande proximité afin que puisse se lire l'humanité de chacune de ces entités, que toutes les nuances de chacune de ces femmes nous parviennent au-delà des mots, par la voix, par le corps. Une boîte donc, envisagée comme un cocon, un espace d'une grande douceur dans lequel les mots nous sont projetés, dans lequel nous projetons à notre tour chaque situation traversée par les trois femmes. Une scénographie qui permet de redonner au spectateur toute sa puissance de lecteur, c'est-à-dire qui laisse la place à son imaginaire. La caisse de résonance agit non seulement pour les quatre femmes (les trois personnages et l'actrice) mais également pour chacun des spectateurs.

En même temps je voulais inscrire dans ce cocon toutes les visions de lieux que j'avais eues lors de mes premières lectures du texte : réunir dans un même espace une chambre, un blockhaus, une salle d'interrogatoire, un lieu de culte, une maison cube, un sous-sol, une salle d'attente, une chambre sourde, de l'horizon, de la poussière, de la brûlure, de l'explosion ; et que tous ces espaces fassent corps avec la parole de Massini sans que jamais un seul ne prenne le dessus sur les autres. Trouver l'abstraction la plus concrète dans laquelle se dessineraient des paysages mentaux, nos paysages créés par la langue massinienne. Chercher la polymorphie la plus grande.

Je voulais qu'on puisse retrouver un rapport empirique à la fabrication du langage, créer un espace d'écoute et de projection : créer une boîte qui agit comme un amplificateur, à l'image de la caisse de résonance d'un instrument de musique, nous permettant d'entrer entièrement dans l'intimité du récit.

Nicolas Marie
Janvier 2017

Entretien avec Stefano Massini

Le théâtre entre temps et narration du réel

E.V. Stefano Massini, pourquoi dans ton parcours de dramaturge as-tu choisi d'écrire un texte sur le conflit arabo-palestinien ?

S.M. La raison qui m'a poussé à écrire *Je crois en un seul dieu* tient au fait que, bien qu'il s'agisse d'un sujet très largement abordé par la presse et les journaux, il est en revanche quasiment absent de nos scènes de théâtre. Par ailleurs, il est clair pour chacun, que nous vivons dans une époque où nous sommes à nouveau confrontés à une opposition manifeste entre Islam et Christianisme, ou entre Islam et Judaïsme, au sens large. J'ai toujours eu la conviction que le théâtre était le lieu privilégié de l'analyse, de la biopsie de l'ici et maintenant. Dans cette situation culturelle, sociale et politique, j'ai pensé il y a de cela plusieurs années (le texte a été publié en 2011), qu'il était juste d'affronter cet obstacle et de raconter une histoire, très concrète, faite de sentiments réels, d'états d'âme, de points d'interrogation, parfois résolus mais pour la plupart, irrésolus.

Comment transposes-tu ta réflexion dans ton texte ?

Je crois en un seul dieu incarne, avec les outils du théâtre, ce que disait Cesare Pavese quand il soutenait qu'on ne se souvient pas des jours mais des instants. Le texte est en effet une succession d'instantanés, une suite de photographies extraites des vies, structurées en parallèle, de trois personnages, trois femmes, trois figures qui devraient en théorie porter la vie, mais qui se retrouvent à vivre une expérience commune de mort qui les frappent toutes au même endroit, dans la même situation, à la même heure. Elles la revivent comme une sorte de compte à rebours : dès le début elles sont conscientes de leur propre mort et elles reconstruisent des passages, des moments, des arrêts sur image, des sensations d'inquiétude. J'ai toujours été sensible au fait que lorsqu'on prend une photo, on fait en réalité quelque chose qui va à contre courant de ce grand tapis roulant auquel nous sommes tous subordonnés et qui s'appelle « le temps » : nous paralysons l'instant en éternité, nous le fixons sur un support. Ce texte est une forme écrite d'instantanés figés, une suite de « rétentions de souffle » de trois personnages, photographiés dans un premier temps par l'objectif, l'œil de l'auteur, puis du public. J'ai toujours pensé - en profond accord avec la vision de Luca Ronconi - que l'auteur était le coryphée, celui qui donne la parole aux potentialités et aux capacités investigatrices du public : dans *Je crois en un seul dieu*, je m'empare de moments précis de la vie des personnages

et les raconte. Revoir, recouper, soumettre à une forme et un montage totalement subjectifs la vie de chacune de ces femmes m'a tellement intéressé que j'ai fini par être persuadé de l'importance de l'écrire.

Le titre contient un jeu de mot qui résonne comme une provocation livrée en pâture au spectateur.

Credoinunsolodio - titre qui m'a donné du fil à retordre dans les versions étrangères du texte, où le jeu de mot n'est pas traduisible - est la synthèse de tout, et en même temps, elle explicite ma perception du paradoxe devant une entité supérieure qui devrait tous nous relier, mais qui au final nous divise, plus qu'elle nous unit. Là où la religion devrait être ce que son étymologie sous-entend (une des étymologies latines du mot) indique qu'il dérive du verbe *religare*, c'est à dire « lier ensemble, relier », autrement dit, un lien, elle demeure souvent une source de division, de conflit, d'opposition. La religion est comme un grand fleuve : elle change continuellement la morphologie de son lit mais elle reste géologiquement dans le même. N'oublions pas que le théâtre est né dans la Grèce Antique en tant qu'événement religieux, et qu'il s'est transformé en rite laïc, devenant - et demeurant par bonheur encore aujourd'hui - l'événement de conscience civile le plus élevé d'une communauté.

À propos des personnages féminins de *Je crois en un seul dieu*, l'israélienne Eden Golan, la palestinienne Shirin Akhras et l'américaine Mina Wilkinson, tu disais qu'en tant que femmes, elles devraient être porteuses de vie. Le dénouement au final est pourtant tout autre.

L'Occident privé d'enfant met en acte, concrétise la sensation de découragement qui pousse les êtres à ne plus miser sur le futur. On dit que la religion est fondamentalement reliée au concept de filiation. Ce n'est pas par hasard si les principaux rituels des différents cultes sont liés au baptême, à l'initiation : aujourd'hui, tout au moins en Occident, c'est comme si l'aspect rituel faisait défaut parce que la matière première fait défaut au même titre que les nouvelles générations. Cela donne lieu à une grande contradiction : nous courons le risque que la religion, si fortement ancrée dans le principe biblique « croissez et multipliez vous », ne devienne plus, paradoxalement, une espèce d'activité pseudo-consolatrice pour retraités que l'espoir et le lieu les plus élevés du pari existentiel d'une communauté.

Tu as écrit *Je crois en un seul dieu* il y a quatre ans. Cela t'apparaissait comme une nécessité. Aujourd'hui, n'en est-ce pas une plus grande encore ?

Ma sensation en tant qu'auteur - et non en tant qu'homme politique, historien, ou géopoliticien - c'est qu'il s'agit d'un lieu où il se passe la même chose, dans un contexte différent, que ce qu'Anna Politkovskaïa raconte en parlant de la Tchétchénie des premières années de Poutine. La Tchétchénie, parcelle de terre très éloignée aussi bien de Moscou que de toutes les grandes villes de Russie est un symbole parce que c'est là que se tient le bras de fer entre des pouvoirs « autres » qui vont bien au-delà de cette région spécifique. La même chose que ce qui se passe dans la bande de Gaza. Elle est le papier de tournesol, l'indice des impossibles équilibres entre pouvoirs qui, en cet endroit précis, affirment et confirment leurs rapports de force.

Mais en tant que citoyens d'une réalité si éloignée de la réalité palestinienne, en quoi cela nous touche-t-il ?

Ce qui m'intéresse dans ce cas précis, c'est de réfléchir à la confrontation, propre à notre monde moderne, et à la superposition (qui se transforme souvent en confusion) entre l'espace réel où se déroulent nos vies et celui que William Gibson nomme le cyberspace, c'est à dire la réalité totalement virtuelle, le monde des images, du récit, de la méta-narration cinématographique, télévisuelle, des réseaux sociaux. Il s'agit d'un usage bien ancré désormais dans notre quotidien : nous nous percevons non pas comme des sujets vivants mais comme des sujets constamment filmés par un objectif, par un zoom, qui nous expose aux yeux des autres. Comment vit-on, à l'intérieur de ce mécanisme, notre relation avec un lieu de la planète terre qui devrait n'avoir rien à voir avec nous, mais qui finit dans la « métaréalité » où tout nous concerne ? De quelle manière finissons-nous par devenir palestiniens, israéliens et américains par le simple fait que nous sommes les habitants et les citoyens d'un « super monde » où tout concerne tout le monde ? Voilà pourquoi je crois que raconter cette histoire a un sens, comme j'ai pensé que cela avait du sens de raconter l'histoire d'une banque américaine. Paradoxalement l'histoire des Lehman Brothers nous concerne plus que les crashes boursiers de Monte dei Paschi, Parmalat et Cirio parce que nous sommes les citoyens de ce « super monde » et par conséquent les adeptes d'une « super religion » où chacun de nous est musulman, juif et catholique en même temps. Nous n'en sommes plus au

temps où, comme Emilio Salgari, on pouvait parler d'Inde ou de Malaisie sans jamais y être allés : aujourd'hui tout le monde va partout, parce que tout le monde, grâce au cinéma, à la télévision, à la fiction et à la docu-fiction, est allé en Australie, dans le désert de Gobi, au coeur de la Russie, a passé le détroit de Bering. Tout cela s'ajoute au fait que la globalisation a fait de nous des citoyens planétaires, si bien que nous trouvons en bas de chez nous de la nourriture mexicaine, vietnamienne, thaïlandaise... Comment peut-on prétendre conduire une voiture japonaise ou coréenne, s'en remettre à un objet totem comme le téléphone portable (qui est en grande partie fabriqué dans un autre endroit du monde), si nous restons distants de certaines thématiques cruciales seulement parce qu'elles sont éloignées de nous d'un point de vue géographique ?

Dans sa forme *Je crois en un seul dieu* supprime les dialogues au profit d'un flux de conscience ; trois monologues intérieurs, imbriqués de manière à suggérer une interaction qui en réalité n'en est pas une. Comment expliques-tu ce choix dramaturgique ?

Nous venons d'une société, celle qui a succédé au miracle économique, où le premier objectif a longtemps été le contrôle des éventuels « échappatoires », des éventuels bouleversements sociaux. L'essor brutal de la technologie a engendré des résultats inattendus et imprévisibles, auxquels notre structure sociale n'a pas réussi à s'adapter. Ceci a donné lieu, d'un point de vue de la conscience générationnelle, à un grand débousolage : nos parents vivaient dans un contexte où tout était classé, ordonné dans un schéma ; de notre côté, nous nous sommes retrouvés à faire les frais d'une réalité dans laquelle non seulement ces grilles n'avaient plus de sens, mais où leur existence même nous étouffait. Dans un laps de temps très court, trop court, nous sommes passés de la claustrophobie des petits districts à l'agoraphobie de la globalisation. Tout cela a eu de profondes répercussions dans notre façon de raconter la société. Le dramaturge n'est pas quelqu'un qui oeuvre dans son coin, souffrant d'un complexe d'infériorité vis-à-vis du cinéma et de la littérature.

**Extrait de l'entretien réalisé par Eleonora Vasta
Traduit par Caroline Michel, janvier 2017**

3 questions à Arnaud Meunier

Après *Truckstop*, *Je crois en un seul dieu* est aussi une pièce où la narration est centrale. D'où vient ce goût pour ce genre d'écriture théâtrale ?

Je suis très profondément un pasolinien. Je suis sensible à ce qu'on appelle le théâtre de parole, c'est-à-dire que je déteste le théâtre psychologique. Je n'aime pas non plus le théâtre à thèse. Je suis un metteur en scène post-brechtien qui pratique la mise en abyme et la mise en question. Ce questionnement doit être fertile en mettant le spectateur en position active. Ces deux pièces là ont en commun de nous intriguer, de nous surprendre. J'aime aussi la langue. La place de la parole est pour moi le propre du théâtre et c'est donc quelque chose qui est central dans mon travail et qui me passionne. J'aime aussi les modes de narration non conventionnels et quand l'écriture déplace la manière de raconter une histoire, que ce soit en la morcelant ou en la disloquant. C'est ce que j'appelle les « écritures-partitions », les « écritures-paysages ».

Dans *Je crois en un seul dieu* la même comédienne incarne les trois personnages. Comment mettre en scène cela ?

L'idée géniale de Stefano Massini est qu'il faut qu'il n'y ait qu'une seule comédienne pour les trois rôles. Comme le sujet de la pièce est ultra sensible, encore plus aujourd'hui dans la France d'après les attentats - la pièce met en scène une femme qui a vocation à devenir martyre en se faisant exploser sans aucun jugement et cela risque de faire débat - ce qui va en partie nous protéger est le fait que la comédienne porte aussi la parole de la professeure d'histoire juive et de la G.I américaine. L'important sera pour moi de ne pas perdre le spectateur dans la narration. Mon travail à moi est de passer les écritures. J'essaie de rendre l'écriture, claire, sensible, limpide, de manière à ce que le spectateur n'ait pas la sensation de devoir fournir un effort important pour accéder. J'ai l'impression que cet effort l'empêcherait d'avoir du plaisir et donc d'accéder à la pièce. J'ai tendance à travailler des dramaturgies qui sont compliquées et le rôle du metteur en scène est d'éclairer. Il s'agira de ne pas perdre le spectateur qui doit savoir quel personnage parle, mais aussi

de montrer qu'en fait ces trois femmes n'en font qu'une. Leurs trois dieux n'en font qu'un. Stefano Massini choisit les trois religions monothéistes pour rappeler aussi qu'elles sont issues du même récit. La mise en scène doit écrire les trois récits et leurs entrelacs ; on part de trois figures très distinctes au départ qui peu à peu vont fusionner.

Que voulez-vous défendre en mettant en scène ce texte ?

C'est un sujet brûlant et, en même temps, ce que j'aime chez Stefano Massini, c'est comment à chaque fois il humanise les sujets et les histoires. Les problématiques sont humaines et elles nous placent face à nos contradictions. Pour moi la contradiction est le propre de l'être humain. Nous sommes face à un monde qui veut tout simplifier ; les politiques et les médias amènent constamment de la simplification, comme si le grand public était incapable de connaître la complexité des sujets. Quand on ne peut pas simplifier, on passe complètement sous silence. C'est le cas par exemple du conflit en Syrie actuellement. Stefano Massini dans sa manière de raconter les histoires remet toujours de la complexité en l'humanisant car il travaille sur les contradictions. Le théâtre peut redevenir un espace où on prend le temps de se reposer des questions et de reconsidérer un certain nombre de choses. Il ne fait pas de ses personnages des saintes ou des héroïnes. Par exemple, le passage que je préfère est lorsque la professeure d'histoire juive vient d'échapper au premier attentat et se retrouve ébranlée dans ses convictions de gauche parce qu'elle a été choquée. Pour nous qui vivons dans un pays qui a subi les attaques terroristes, nous avons vécu d'une certaine manière la même chose en étant rassurés par l'état d'urgence alors que ces mesures prises pour la sécurité restreignent nos libertés individuelles. L'art de Stefano Massini est d'attraper chez nous ce qui est de l'ordre de l'humain. Je reprends une formule de Vinaver qui dit « je préfère quand le théâtre ébranle nos certitudes ». J'adore quand le théâtre nous procure des émotions et nous met dans un atelier de pensée permanent.

**Propos recueillis par Agnès Garrel et Vanessa Facente
Le 8 novembre 2016**



© Sonia Barcet



© Sonia Barcet

Arnaud Meunier

Parcours

En janvier 2011, Arnaud Meunier a pris la direction de La Comédie de Saint-Étienne, Centre dramatique national et de son École Supérieure d'Art Dramatique. Il y développe un projet où la création et la transmission sont intimement liées. Le dialogue des esthétiques et des générations, le renouvellement des écritures scéniques, la découverte de nouveaux auteurs, la présence au quotidien des artistes, l'ouverture et le partage du Théâtre aux populations les plus larges et les plus variées sont les axes forts du projet qu'il met en œuvre.

Diplômé de Sciences Politiques, il commence une formation de comédien, puis fonde en 1997 la Compagnie de la Mauvaise Graine. Très vite repérée par la presse et les professionnels lors du festival d'Avignon 1998, sa compagnie est accueillie en résidence au Forum du Blanc-Mesnil en Seine-Saint-Denis et soutenue par le Théâtre Gérard Philipe (sous la direction de Stanislas Nordey).

La compagnie y développe son travail de création sur des auteurs contemporains. Elle sera par la suite en résidence à la Maison de la Culture d'Amiens, puis associée à la Comédie de Reims et au Théâtre de Saint-Quentin-en-Yvelines. Fidèle à son attachement aux auteurs vivants, Arnaud Meunier poursuit un compagnonnage avec l'œuvre des auteurs qu'il affectionne, montant plusieurs pièces de Pier Paolo Pasolini, Michel Vinaver, Oriza Hirata et Stefano Massini. De ce dernier, Arnaud Meunier met en scène *Femme non-rééducatrice - Mémoire Théâtral sur Anna Politkovskaïa* et *Chapitres de la chute, Saga des Lehman Brothers*, qui obtiendra le Grand prix du Syndicat de la critique en 2014. La saison suivante, il dirige Catherine Hiegel et Didier Bezace dans *Le retour au désert* de Bernard-Marie Koltès.

Pour l'édition 2016 du Festival d'Avignon, il crée *Truckstop* de l'auteure néerlandaise Lot Vekemans à la Chapelle des Pénitents Blancs. Puis il poursuit l'exploration du théâtre de Stefano Massini en dirigeant la comédienne Rachida Brakni dans la dernière pièce de l'auteur florentin, *Je crois en un seul dieu*. Parallèlement, Arnaud Meunier travaille également pour l'Opéra (*L'Enfant et les sortilèges* au Festival d'Aix en Provence, *Ali-Baba* à l'Opéra-Comique). Trilingue (Français, Allemand, Anglais), Arnaud Meunier a travaillé au Japon, aux Pays-Bas, en Allemagne, en Algérie, en Italie, en Autriche, en Angleterre, en Norvège, au Maroc, aux Emirats arabes unis, en Chine et aux États-Unis.

Stefano Massini

Parcours

Stefano Massini est à la fois auteur et metteur en scène. Il dirige depuis 2015 le Piccolo Teatro de Milan. Il a reçu en 2005 à l'unanimité du jury, le prix italien le plus important de dramaturgie contemporaine : le Premio Pier Vittorio Tondelli.

La même année, il commence à rédiger la première partie du *Triptyque des Cages*, un projet qu'il achève quatre ans plus tard. En 2007, il crée la pièce *Femme non-rééducatrice*, consacrée à la journaliste russe Anna Politkovskaïa. Celle-ci est jouée dans tous les grands théâtres d'Europe. Elle est montée en 2014 par Arnaud Meunier avec dans le rôle-titre, la comédienne Anne Alvaro.

En 2012, il écrit *Chapitres de la chute, Saga des Lehman Brothers*. Cette formidable épopée est créée pour la première fois par Arnaud Meunier à La Comédie de Saint-Étienne en octobre 2013. La mise en scène sera récompensée par le Grand prix du syndicat de la critique en 2014. Dans *Je crois en un seul dieu*, publiée en Italie en 2011, Stefano Massini nous plonge cette fois dans l'actualité brûlante du conflit israélo-palestinien. À travers le destin de trois femmes inéluctablement lié, son théâtre nous raconte une fois encore le monde avec une singulière acuité.

PENDANT CE TEMPS, DANS L'AUTRE SAISON...

Entrée libre

Réservation obligatoire
au 03 88 24 88 00 ou sur www.tns.fr
(ouverture des réservations 1 mois avant l'événement)

Les spectacles autrement

99

Concert de Marc Nammour et Lorenzo Bianchi-Hoesch
Avec Marc Nammour et les musiciens Lorenzo Bianchi-Hoesch,
Jérôme Boivin, Amir ElSaffar et Rishab Prasanna

Les 16 et 17 mai | 20h | TNS, Salle Koltès

Les samedis du TNS

COMMENT COMPRENDRE LA LAÏCITÉ AUJOURD'HUI

Rencontre-débat avec Charles Coutel, professeur émérite de
philosophie, animée par Arnaud Tomès,
professeur de philosophie en classes préparatoires

Sam 26 mai | 14h | TNS, Salle Koltès

Les soirées avec les auteurs

DE SANG ET DE LUMIÈRE DE LAURENT GAUDÉ

Rencontre - Lecture d'extraits du texte *De sang et de lumière*
par Rachida Brakni et Laurent Gaudé

Lun 28 mai | 20h | TNS, Salle Koltès

Évènements de l'École

SPECTACLES DES ÉLÈVES DU GROUPE 44

Du 6 au 9 juin | TNS, Espace Grüber

eddy

Spectacle de Eddy d'Aranjo, élève metteur en scène
Avec les élèves acteurs, scénographes-costumiers
et régisseurs-créateurs du Groupe 44
et un dramaturge du Groupe 45

Mer 6 et ven 8 juin | 18h | TNS, Espace Grüber
Jeu 7 juin | 21 h | TNS, Espace Grüber
Sam 9 juin | 19h30 | TNS, Espace Grüber

PARADIS MAINTENANT, UN SPECTACLE DOCUMENTAIRE

Spectacle de Ferdinand Flame, élève metteur en scène
Avec les élèves acteurs, scénographes-costumiers
et régisseurs-créateurs du Groupe 44

Mer 6 et ven 8 juin | 21h | TNS, Espace Grüber
Jeu 7 juin | 18 h | TNS, Espace Grüber
Sam 9 juin | 16h30 | TNS, Espace Grüber

SAISON 18-19

PRÉSENTATION DE SAISON

Ven 15 juin | 20h | TNS, Salle Koltès

Sam 16 juin | 18h | TNS, Salle Koltès

OUVERTURE DE LA BILLETTERIE

Lundi 18 juin de 11h à 19h

Ouverture des abonnements
« Carte saison » (16 spectacles)

Mardi 19 juin dès 11h

Ouverture de la billetterie pour tous les
abonnements et les billets à l'unité
sur tous les spectacles